

XVI

Semailles dans les larmes

Après cinq mois de course dans le diocèse de Luçon, Montfort revient à La Rochelle pour y affermir son œuvre et en préparer les lendemains. Son expérience est maintenant large et riche : dans le champ du Père, il songe de plus en plus aux semailles qui lèveront plus tard, quand Dieu voudra...

Désormais, il a bien en mains les moyens d'action qui retournent les cœurs, changent les vies, reconditionnent les milieux. Par la prédication des grandes vérités, la préparation à la mort, le renouvellement des engagements du Baptême, la consécration à Jésus par Marie et le saint Rosaire, il entraîne les âmes dans le sillage des Mystères du Sauveur et la voie étroite de l'Évangile.

Le Rosaire est « la grande dévotion de tous les jours » par laquelle Marie devient *Reine des cœurs* et y accomplit des merveilles. Ayant mis au point plusieurs méthodes de le réciter, le Missionnaire installe partout des confréries dans lesquelles « il fait entrer tous ceux qu'il peut ». Cette faculté lui est accordée par le Général des Dominicains, au début de l'été 1712, lorsqu'il revient prêcher dans la chapelle de l'Hôpital Saint-Louis.

« *Il faut être mondaine ou Claire...* »

A peine y est-il annoncé que la foule accourt : il va s'adresser tour à tour, aux religieuses et au public de la ville.

Beaucoup vont y trouver la conversion. Ce fut le cas de

M^{lle} Bénigne Pagé, fille d'un Trésorier de France. Honnête et de grande éducation, elle était fortement marquée par l'esprit de vanité et de suffisance des milieux mondains où elle évoluait et jouait à la belle fille. Un jour, elle vint à la chapelle dans une toilette aguichante et en faisant la roue... Elle avait parié, dans un salon, qu'elle pousserait le prédicateur à vitupérer contre les modes et même à l'apostropher publiquement, ce dont elle se promettait de bien rire ensuite... Un banc d'admirateurs étaient là, derrière elle, pour jouir du spectacle...

Elle avait compté sans la prière du Missionnaire ou les coups de lasso soudains que sa parole jetait sur les âmes. Loin de chatouiller l'amour-propre de l'élégante demoiselle, il commença par se prosterner devant le Sauveur en croix, puis il prêcha avec cette sincérité émouvante et cette voix prenante qui bouleversaient les cœurs, les dépouillaient de leurs vains rêves et de leur parti pris, et les jetaient tout pantelants devant Dieu. En l'entendant, M^{lle} Pagé sentit son personnage mondain se défaire et disparaître comme un grimage ; et quand la voix du saint se tut, elle n'était plus dans ses atours menteurs, qu'une pauvrete en face de sa destinée...

La cérémonie achevée, une force mystérieuse la retient à sa place. Au lieu de rejoindre les siens qui l'attendent dans la rue, elle prolonge sa prière, puis demande à être conduite près de M. de Montfort. Elle sent que Dieu a mis la main sur son âme. Toutes ses illusions tombent comme pétales de rose sous le souffle surnaturel de l'homme de Dieu. Et, en femme de caractère, elle prend, séance tenante, la décision d'abandonner le monde dont elle est prisonnière. Sitôt rentrée chez elle, elle passe la nuit à mettre ordre à ses affaires, et le lendemain, elle disparaît pour toujours derrière la clôture des Moniales de Sainte-Claire.

Dans la famille Pagé et dans la société rochelaise, cette nouvelle éclate comme une bombe. Contre Montfort et sa convertie, tout ce que la colère peut inspirer se donne libre cours. On va jusqu'à menacer de mettre le feu au monastère. Mais la victoire devait rester à Dieu : M^{lle} Pagé devint Sœur Louise, « du nom de celui qui avait été pour elle l'instrument des miséricordes du Seigneur », et qui le paya fort cher en rancunes et avanies de toutes sortes.

Pourtant, douce compensation, la ferveur et la persévérance de sa pénitente lui valent la joie sans prix du Bon Pasteur qui ramène au bercail la brebis égarée. Joie qui lui inspire un beau cantique sur « *la Conversion d'une mondaine et son entrée aux religieuses de Sainte-Claire* » :

Gloire au Seigneur !
 Le monde vous perd, ma Bénigne,
 Gloire au Seigneur !
 Malgré son éclat enchanteur,
 C'est l'effet d'une grâce insigne
 Dont le commun n'était pas digne.
 Gloire au Seigneur !

Tout sous vos pieds !
 Parure, ami le plus fidèle,
 Tout sous vos pieds !
 Plaisirs et biens si recherchés,
 Le fou vous croit folle ou cruelle,
 Mais que le Ciel vous trouve belle,
 Tout sous vos pieds !

C'est ainsi que la ville fut remuée à nouveau par les prédications de l'hôpital. Et nombreuses furent les âmes qui se mirent « sous sa conduite », pour se convertir ou progresser dans les voies de Dieu...

Dans l'Ermitage de Saint-Eloi

A La Rochelle, Montfort a consacré le plus long temps de sa vie apostolique : près de trois ans, en plusieurs séjours. Pour y prolonger les fruits de ses missions, il y établit plusieurs œuvres, notamment une confrérie des *Filles de la Croix* que M. des Bastières continuera de diriger après la mort de l'homme de Dieu et qui, à la fin du siècle, en 1785, existera encore.

Pour le fixer auprès d'elles, quelques personnes de piété songèrent à lui donner, en viager, un petit logement solitaire dans la paroisse Saint-Eloi. Il l'accepta volontiers. Mais il mit le holà à leur généreuse sollicitude quand il vit toutes les commodités qu'elles se proposaient d'y installer. Il voulait y vivre en pauvre, avec le strict nécessaire : un lit, une table, une chaise et un chandelier. Il saurait bien peupler cette solitude de sa prière et de ses soucis apostoliques.

L'église toute proche et la maison de campagne des Jésuites lui permettaient des sorties quotidiennes. Tour à tour, à l'intérieur de son refuge, où il priait et écrivait, et à l'ombre des grands arbres d'un jardin en forme de couloir où il pouvait aller et venir en écoutant la brise du large chanter dans le feuillage, il retrouvait, en miniature, la retraite de saint Lazare. Pour se distraire, il rythmait quelque nouveau cantique ou sculptait des madones et des croix. Dans la petite demeure restaurée, une pierre conserve encore la gravure du Christ en croix qui était toujours au centre de ses pensées.

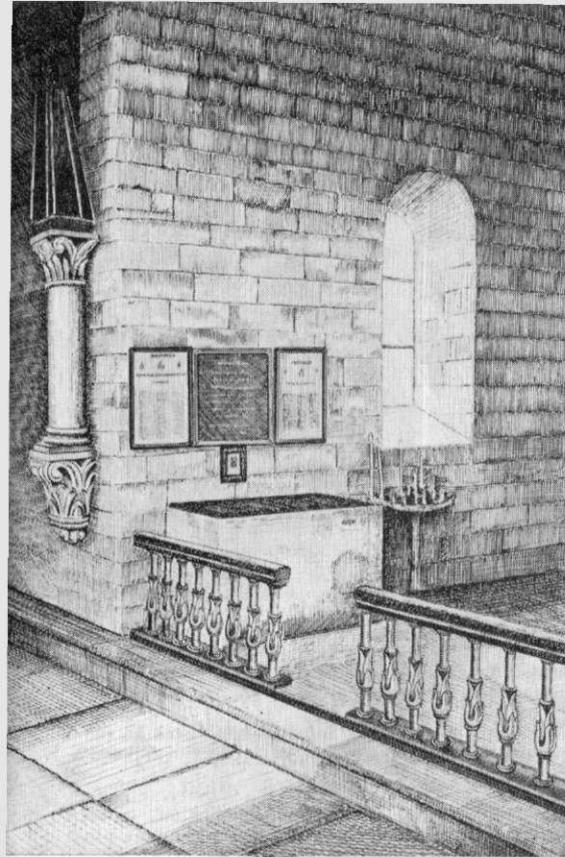
On pourrait croire que, dans son ermitage, l'homme de Dieu goûtait une paix sans mélange. Au contraire, les échos des pires calomnies l'y rejoignaient, et l'animadversion des mondains et les criti-

ques malveillantes de ceux qui auraient dû le défendre. Son cœur en saignait comme celui de son Maître. Hors de l'action qui, toujours, survolte son courage, une grande amertume reflue en lui dont il fait part à sa Sœur bénédictine : « Vos combats se passent dans vous-même... Les miens éclatent par toute la France... Vous seriez surprise si vous saviez le détail de l'aimable croix dont le ciel me favorise. » Ce « détail » qu'il savoure dans sa solitude, alimente sa prière, continuelle à Jésus crucifié.

Un autre tourment hante cet apôtre qui voit partout le champ du Père en friche. Cette lassitude incurable qu'il sent peser de plus en plus, sur son organisme, lui donne le pressentiment de sa fin prochaine et lui fait songer à jeter en hâte, les bases des Familles religieuses qui auront à prolonger son zèle dans l'Eglise. Les besoins des âmes dont la vision le harcèle remplissent ses colloques avec Notre-Dame à qui il ne cesse de recommander ses projets. Et, sous son regard, il élabore les Règles des Filles de la Sagesse et de cette Compagnie de Missionnaires qu'il est plus urgent que jamais de rassembler.

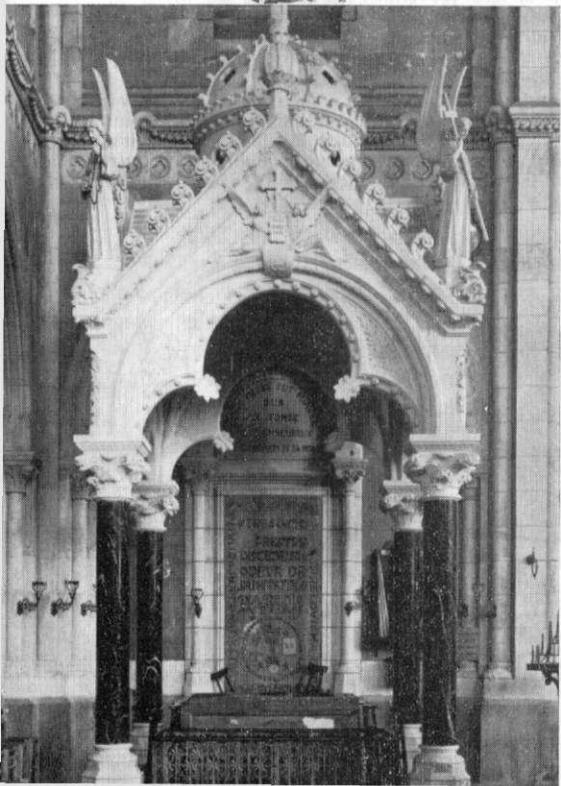
Enfin, il y a ce message marial qui a grandi avec lui, depuis sa plus tendre enfance, qu'il a si profondément enrichi sous la direction de ses maîtres de Saint-Sulpice et dont il a expérimenté l'extraordinaire efficacité pour convertir les âmes et les porter à une haute perfection, dans ses missions et retraites. C'est une évidence tellement lumineuse pour lui que Dieu nous ayant donné son Fils, par Marie, il veut toujours, par Elle, nous ramener à Lui. Le Rosaire dont il demande la pratique quotidienne n'est que la mise en action de cette perpétuelle médiation de la Très Sainte Vierge. Et aussi, pour ceux qui en reçoivent la lumière du Saint-Esprit, cette consécration à Jésus par Marie, par laquelle on s'engage à vivre dans la dépendance de la Mère de Dieu à l'exemple de Jésus, Sagesse Incarnée.

Il était si plein de ces pensées et si sûr de cette doctrine qu'il écrivit alors, dans l'enthousiasme et d'une seule coulée, ce merveilleux petit livre : la *Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*. C'est avec son sang, dit-il, qu'il aurait voulu graver dans les cœurs les fondements et les pratiques de cette dévotion, « afin que la sainte Mère de Jésus ait plus d'enfants, de serviteurs et d'esclaves d'amour que jamais, et que, par ce moyen, Jésus-Christ, son cher Maître, règne plus que jamais dans les cœurs ».



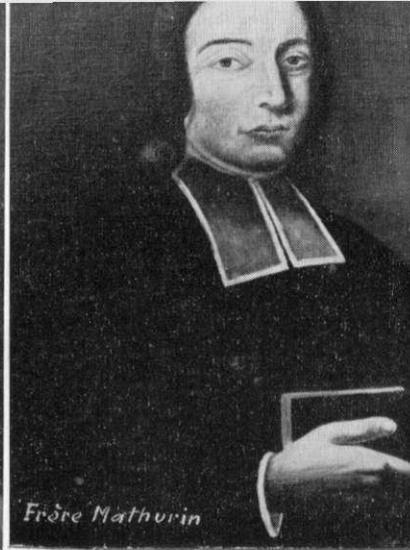
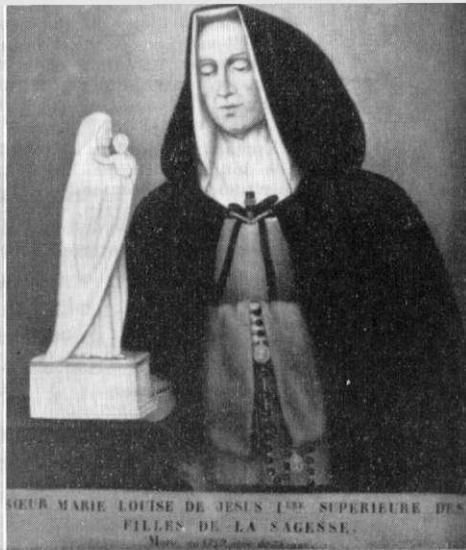
Tombeau du P. de Montfort, dans la chapelle de la Sainte Vierge de l'ancienne église de Saint-Laurent-sur-Sèvre, auprès duquel « un très grand nombre de personnes viennent journellement pour invoquer son crédit auprès de Dieu », affirment les contemporains (Blain, en 1719 et Grandet, en 1724).

Après une première exhumation (12 nov. 1717), une longue épitaphe latine qui est le portrait spirituel de l'homme du Dieu fut placée sur ce tombeau. M. Barrin, vicaire général de Nantes, en fit graver une autre « pour gage de sa tendresse », envers le saint missionnaire.



Une magnifique église a été construite, à la place de l'ancienne, pour la Béatification du Serviteur de Dieu (22 janvier 1888). Elle a été achevée pour la Canonisation, faite par Pie XII, le 20 juillet 1947. A l'intérieur, un monument récent recouvre les deux tombeaux de saint Louis-Marie de Montfort, et de la première Fille de la Sagesse dont la cause de Béatification est en cours à Rome.

Cette église paroissiale a été élevée à la dignité de *Basilique mineure* par Jean XXIII.

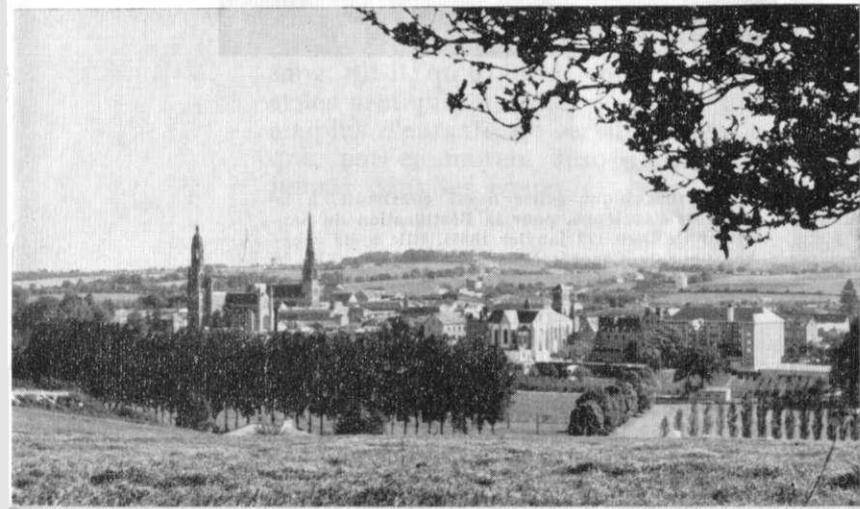


P. Mulot. Second prêtre recruté par Montfort (cf. p. 174), il allait devenir, après la mort du Fondateur, le premier Supérieur des Familles montfortaines. Il était vicaire à Soullans quand il dut abandonner le ministère pour se reposer dans son pays natal, Fontenay-le-Comte. Moitié paralysé, il suivit Montfort dans ses dernières missions, régla sa succession, puis, après quelques années de réflexion, il se lança dans les missions. Il devait en prêcher 220, et mourir sur la brèche, comme Montfort, le 12 mai 1749, à Questembert.

Mgr de Champflour l'avait nommé *Supérieur des Sœurs et des Frères*. En 1722, vers la Saint-Pierre, après la réunion à Saint-Laurent-sur-Sèvre des Pères, Frères et Sœurs, il fut choisi comme *Supérieur Général*, et le demeura jusqu'à sa mort.

Marie-Louise de Jésus. Le P. de Montfort la retint pour être la *première Fille de la Sagesse*, dès 1701 (cf. p. 53). Avec une héroïque fidélité, elle demeura dans l'hôpital de Poitiers, en attendant l'heure de la Providence, pendant plus de 12 ans. Ce n'est qu'en 1714 qu'elle fut appelée à La Rochelle pour y diriger les *écoles charitables* de filles. Après 3 ans, elle retourna à Poitiers, puis vint, avec ses sœurs, se fixer à Saint-Laurent en juin 1720, dans une pauvre maison achetée par la marquise de Bouillé. Elle devait y mourir à 75 ans, le 28 avril 1759, le même jour et à la même heure que saint Louis-Marie. Elle avait fondé plus de 50 Maisons en France.

F. Mathurin. Le premier Frère que Montfort appela « pour l'aider dans ses missions » (cf. pp. 62-63). Il venait de Bouillé-Loretz où il était né le 7 novembre 1687. On le trouve dans la compagnie de Montfort faisant chanter les cantiques, réciter le Rosaire, en « faisant le catéchisme et l'école », ou servant, dans de multiples tâches, les missionnaires. A la mort du Père, il a six compagnons que le Testament du saint nomme « *la Communauté du Saint-Esprit* ». A partir de 1718, F. Mathurin reprend le service des missions, avec le P. Mulot ; il s'y distinguera comme catéchiste jusqu'à sa mort, le 22 juillet 1750.



Vue générale de Saint-Laurent-sur-Sèvre, où se trouvent les Maisons-Mères des Familles montfortaines : Compagnie de Marie, Filles de la Sagesse, et Frères de Saint-Gabriel.

L'histoire merveilleuse d'un petit livre...

Pendant qu'il écrit cet ouvrage, Montfort voit, dans l'avenir, « des bêtes frémissantes qui s'efforcent de le déchirer ou, du moins, de l'ensevelir dans le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse point ». Loin de le décourager, « cette vue lui fait espérer un grand succès, c'est-à-dire un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jésus et de Marie, de l'un et de l'autre sexe, pour combattre le monde, le démon et la nature corrompue, dans des temps périlleux qui vont arriver plus que jamais ». Pressentiments prophétiques qui se sont réalisés, et pour le livre et pour la doctrine.

C'est le P. Mulot, exécuteur testamentaire du Saint, qui hérita de ses manuscrits. Sans doute les garda-t-il dans la Maison du Saint-Esprit où il vint s'établir avec les premiers missionnaires, à partir de 1722. Mais personne n'osa les publier au cours du XVIII^e siècle : il aurait fallu obtenir « un privilège du Roy » et on avait tant de peine à obtenir des « Lettres patentes » pour la Communauté elle-même.

Vint la Révolution au cours de laquelle le bourg de Saint-Laurent et les Maisons religieuses furent fouillées, pillées, et même, en partie, livrées aux flammes par les Gardes nationaux à la recherche de « papiers suspects ». Les feuillets jaunis du P. de Montfort tombèrent-ils sous leurs mains sacrilèges ? Peut-être. En tout cas, on ne tarda pas à rassembler « dans un coffre » tout ce qui méritait d'être conservé, et on alla cacher le tout dans quelque village, en lieu sûr...

Après la tourmente révolutionnaire qui fit tant de victimes en Vendée, on rapporta, sans doute, ces « restes précieux » sans en faire un véritable examen. A travers toutes ces manipulations, brusques et hâtives, les manuscrits avaient bien souffert ; par ailleurs, ils n'attiraient guère la curiosité de Pères qui étaient d'une nouvelle génération et surchargés de nombreux ministères. A tel point que l'ouvrage sur la *dévoion à la Sainte Vierge* ne figura même pas sur la liste des 291 pièces qu'énumère l'inventaire des écrits du Serviteur de Dieu, en vue de sa béatification.

Ce n'est que plusieurs années plus tard, le 22 avril 1842, qu'un missionnaire s'arrêta par hasard sur ces feuillets disloqués, perdus au milieu de livres défraîchis et tronqués. En ayant lu quelques pages, il fut frappé par la doctrine et par l'écriture. On ne tarda pas

à identifier l'œuvre de Montfort et à la faire éditer. C'était en 1843, plus de 130 ans après sa composition.

Aussitôt l'ouvrage connu édition sur édition, fut traduit dans un grand nombre de langues et se répandit dans toute la chrétienté. Sa lecture allait inspirer des foules d'âmes pieuses et vulgariser la pratique de la consécration à la Sainte Vierge et du Saint-Esclavage d'amour. Il demeure un des livres de chevet de la Légion de Marie.

Mission chez les marins

L'automne s'achevant, l'Apôtre quitte son ermitage pour « missionner » à nouveau dans plusieurs paroisses où, à la suite des grands travaux de la saison, les gens deviennent plus disponibles. Avec quelques Pères Jésuites, il prêche successivement à Thairé, Saint-Vivien, Esnandes... Sa notoriété est telle que les foules accourent et remplissent les églises en dépit du mauvais temps. Et partout, ce sont les mêmes flambées de foi et de piété, les mêmes conversions et réconciliations, les mêmes œuvres de miséricorde et les mêmes engagements de fidélité...

A Esnandes, population de marins et de commerçants, la mission doit se clôturer pour Noël. La veille, jour de jeûne et d'abstinence, plantation de la croix. Venant des agglomérations de la côte, de nombreux étrangers débarquent pour la circonstance. Certains d'entre eux qui n'ont point fait la mission, ne songent guère qu'à festoyer. Rassemblés chez un gros aubergiste, nommé Morcant, ils mènent grande vie autour de tables bien garnies et au son des violons.

L'église proche retentissait de tout ce bruit. Pour prévenir ce scandale, Montfort se rend à l'auberge et demande fermement au maître du logis et à ses hôtes d'éviter leur tumulte et de respecter cette journée de pénitence. Mais, déjà échauffés, tous se rebiffent et riposent par des injures ; et l'aubergiste de faire chorus avec sa clientèle.

Dans le brouhaha, et sous les lazzi, Montfort s'agenouille et prie. Puis, comme Morcant semble s'enhardir dans l'outrage, le missionnaire lui lance dans un mouvement prophétique : « Va, malheureux, tu périras misérablement, toi et ta famille ! »

Redoublant d'audace, l'aubergiste poussa tout son monde à redoubler le tapage jusqu'à la fin des cérémonies. Mais quelques jours après, la colère divine le frappait : saisi d'un étrange tremble-

ment qui lui agitait tout le corps, il devint incapable de tout travail. Et la famille de celui qu'on appela désormais le « *trembleur* » finit dans la misère et l'abandon.

Où la conversion d'un curé entraîne celle de sa paroisse

Au début de 1713, Montfort est appelé à Courçon où depuis des années c'est la guerre froide entre M. le Curé et ses paroissiens. Le caractère chagrin et irascible du pasteur avait entraîné l'antipathie générale du troupeau. En sorte que, dans la vie quotidienne, tout devenait occasion de suspicions, de critiques et de querelles. Tombant dans ce maquis épineux, la Parole de Dieu ne pouvait qu'être stérile.

Il fallait d'abord débusquer le démon de la discorde et ramener un climat de charité. C'est-à-dire obtenir un miracle de la grâce. L'homme de Dieu commença par prier, jeûner et se mortifier jusqu'au sang. Puis, ayant convoqué toute la paroisse, il prêcha avec tant de force et d'onction sur le pardon des injures que le curé, n'y tenant plus, bondit de sa stalle au milieu du sermon et se mit, la voix pleine de sanglots, à faire sa confession publique, et à supplier ses ouailles de lui pardonner ses impatiences, ses duretés et ses rancunes.

Après une telle démarche, le Missionnaire n'a plus qu'à donner un dernier assaut pour faire voler en éclats l'opposition durcie de ses auditeurs : « Quoi ! s'écrie-t-il, votre pasteur s'humilie devant vous et vous demande pardon, et vous, qui avez vomi contre lui toutes sortes de méchancetés et d'imprécations, vous hésiteriez à vous réconcilier ! »

A ces mots, une émotion soudaine déferle sur l'assistance jusquelà réticente et impassible. La contagion est générale et poignante : chacun pleure à chaudes larmes et se rend aux exigences de la charité.

Pour que ce bon mouvement ne demeure pas platonique, mais devienne attitude réfléchie et engagement public, Montfort demande, du haut de la chaire, que tous se donnent mutuellement le baiser de paix et promettent d'accepter son arbitrage pour tous les griefs qui pourraient subsister. C'était le miracle de la réconciliation.

Avec beaucoup de tact et de patience, il écouta tout le monde, calma les inquiets, trancha équitablement les différends en donnant l'ordre de les oublier pour toujours. M. le Curé fut le premier « à mériter par sa douceur et son zèle la confiance de ses paroissiens ». Le Missionnaire pouvait partir : la paix était descendue sur cette terre avec la bénédiction de Dieu.

En quête de vocations missionnaires

Avoir une « petite et pauvre compagnie de bons prêtres » qui aillent partout faire mission « sous l'étendard et la protection de la Sainte Vierge », une *Compagnie de Marie*, tel avait été l'un des premiers rêves de Montfort, lors de son arrivée à Nantes, en 1700. Il s'était ouvert de ce dessein, en 1703, à son ami d'enfance, Poullart des Places, au moment où celui-ci fondait à Paris un Séminaire de pauvres écoliers. Et il en avait obtenu la promesse qu'on lui préparerait des auxiliaires pour ses missions de campagne. Mais Poullart devait mourir dès 1706, son œuvre à peine lancée.

Par ailleurs, depuis dix ans, aucun des prêtres qui avaient missionné avec Montfort n'avait accepté de se lier avec lui par des vœux en vue de ce ministère. C'est alors qu'ayant fait bénir son projet par Mgr de Champflour, il songea à renouer avec le Séminaire du Saint-Esprit de Paris. Après Poullart des Places, c'est un jeune abbé de 29 ans, M. Bouic, qui est à sa tête ; il y restera plus de cinquante ans, le temps d'en asseoir solidement la fondation.

Remontant de l'Aunis vers le pays choletais, Montfort s'arrête pour donner une mission à La Séguinière, paroisse du bon M. Cantin qu'il appelle « le curé selon son cœur ». Comme il en achève les exercices dans l'épuisement, M^{lles} de Bauveau lui offrent une maison de campagne pour se reposer. Mais plus que jamais préoccupé de l'avenir, il se lance sur la route de Paris où il espère susciter des vocations de missionnaires.

Il arrive au Séminaire du Saint-Esprit recru de fatigue, mais il y est reçu en ami et peut, à son aise, prendre contact avec la jeunesse cléricale qui s'y forme. Un jour, en récréation, il aborde l'un des écoliers les plus chétifs et l'embrasse, voulant marquer, par là, les égards particuliers qui sont dus à la pauvreté. Plusieurs semaines durant, il peut exhorter les séminaristes et les mettre dans la confiance de son âme apostolique. Il leur demande surtout d'imiter

le dépouillement du prince des Apôtres. « Alors tout vous sera possible, dit-il, parce que Jésus-Christ sera avec vous. Si vous ne faites pas des miracles dans l'ordre de la nature, c'est qu'ils ne seront pas nécessaires ; mais les cœurs seront entre vos mains et vous y opérerez des prodiges. »

Et il leur détaillait les merveilles de grâce qu'il avait obtenues lui-même par l'intercession de Marie : « Jamais un pécheur ne m'a résisté, disait-il, quand je lui ai mis la main au collet avec mon Rosaire. »

Dieu seul pouvait faire surgir, au milieu de son peuple, de tels prophètes. Aussi est-ce avec de grands cris que Montfort les demandait au ciel. Une « Prière embrasée » qu'il écrivit à cette époque nous traduit la véhémence de sa supplication. Il sera exaucé à l'heure de la Providence. S'il ne peut emmener avec lui M. Caris que ses fonctions d'économe rendent indispensable au Séminaire, il signe avec le Supérieur une convention selon laquelle, à l'avenir, des recrues seront dirigées vers la Compagnie de missionnaires qu'il appelle de ses vœux.

Plusieurs qui avaient été conquis par son idéal devaient d'abord finir leurs études. Un jour, au cours de la récréation, Montfort coiffe de son chapeau l'un d'eux, nommé Levallois : « Celui-ci est bon pour moi, s'écrie-t-il. Il m'appartient et je l'aurai. » Le jeune homme comprit que l'homme de Dieu avait lu dans son âme. Il ne se prononça pas alors, mais sept ans plus tard, il rejoindra le premier groupe des successeurs du P. de Montfort. Et d'autres suivront d'année en année, tout le long du XVIII^e siècle, réalisant ainsi le rêve et la prière du fondateur : « Souvenez-vous de donner à votre Mère une nouvelle Compagnie pour renouveler, par Elle, toutes choses. »

« La Croix est la Sagesse »

En dehors de l'amitié dont il était entouré au Séminaire du Saint-Esprit, Montfort ne rencontre dans Paris que suspensions, railleries et rebuts. Plus que jamais la croix pèse sur ses épaules de tout son poids. Si encore il était le seul à souffrir, mais il constate, non sans amertume, « qu'aucun ne peut le soutenir et n'ose se déclarer pour lui, qu'il n'en souffre » lui-même.

De saintes âmes, cependant, Bénédictines et Clarisses notamment, demandent son ministère. Il leur fait large part, dans ses directions

et prédications, des lumières et de l'amour dont son âme de pauvre est inondée. Et il y a aussi ces prodiges qui fleurissent sous ses pas et qui sont pour lui des sourires de Dieu. Comme il sort de la chapelle des Bénédictines, une pauvre mère, qui le voit tout aurolé de ferveur, lui présente son enfant rongé par la teigne. « Personne n'a pu le guérir, dit-elle. Voulez-vous prier Dieu pour lui ? — Croyez-vous qu'un prêtre puisse guérir au nom de Jésus-Christ, demande-t-il. — Oui, je le crois ! — Soit, répond le saint, que le Seigneur vous guérisse, mon enfant, et récompense en vous la foi de votre mère. » Et aussitôt la teigne se trouva desséchée au ravissement de la pauvre femme.

Cependant, après deux mois à Paris, il lui faut regagner son champ d'apostolat. Il décide de retourner par Poitiers où, depuis huit années, Sœur Marie-Louise attend, à l'hôpital, l'heure de l'établissement des Filles de la Sagesse. Sans doute, les animosités de ses ennemis sont-elles tombées et pourra-t-il y pourvoir à son aise, tout en prenant un repos qu'il sent nécessaire après ses longues journées de marche. Hélas ! à peine sa présence est-elle signalée à Poitiers que les jalousies se rallument et que les cancans calomnieux courent comme flamme sur la poudre jusqu'à l'évêché où, sans plus d'égards ni d'informations, on lui enjoint de déguerpir dans les vingt-quatre heures.

Bien que profondément blessé par tant d'ingratitude, le saint sourit à la croix comme à un gage certain de la bénédiction divine sur ses œuvres. En grand obéissant, il décide de partir le soir même. Mais non sans voir Marie-Louise de Jésus qu'il trouve à l'hôpital aussi fervente et aussi ferme qu'aux premiers jours.

Il l'écoute, ravi, lui rappeler les promesses qu'il lui a faites jadis, et lui réciter une longue invocation à la Sagesse qu'il lui avait apprise quand il lui avait donné l'habit religieux. A côté d'elle, Catherine Brunet est toujours là qui l'aide dans le service des pauvres, aussi dévote et joyeuse que jadis. Elle entend toujours dans son cœur une voix qui la pousse à s'engager définitivement, mais elle n'arrive pas à surmonter un fond d'irrésolution qui la retient. Montfort lui montre clairement la volonté de Dieu et soudain le grand jour se fait en elle. A partir de ce moment, sa décision est prise ; dans quelques mois, elle revêtira le même habit que Sœur Marie-Louise et deviendra la seconde Fille de la Sagesse sous le nom de Sœur de la Conception.

Sous le signe de la Croix, Montfort venait, en quelques heures, d'affermir dans leur vocation celles qui devaient être le noyau de la

Congrégation de la Sagesse. Il voulut encore, avant de partir, faire une visite à la marquise de Bouillé, gravement malade, que l'on venait de lui recommander. Il la trouva agonisante au milieu de sa famille consternée. Se prosternant devant un crucifix, il pria longuement... Puis, se levant, il dit à son père, d'un ton assuré : « Cessez de vous affliger, Monsieur, votre fille ne mourra pas ! »

Le saint avait-il vu dans sa prière que la marquise serait plus tard la bienfaitrice qui implanterait les Sœurs de la Sagesse à Saint-Laurent ? Toujours est-il qu'en cette journée la Providence, qui prépare toute chose en son temps, venait d'ouvrir pour elles les portes de l'avenir.

... Tout d'abord, il faut se rendre compte de la situation de la congrégation de la Sagesse à la fin de la guerre. Elle est dans une situation très délicate. Les ressources sont épuisées, les locaux sont dévastés, les sœurs dispersées. Il faut tout recommencer. Mais, en même temps, il y a une grande confiance dans l'avenir. On croit que Dieu va faire quelque chose de grand. C'est pourquoi, dès le début, on se met à l'œuvre avec une ardeur et une confiance qui ne se démentent pas. On veut reconstruire la congrégation sur des bases solides, et on y parvient. C'est la marque de la Providence qui agit à l'insu de nos yeux.

Dans les bras de la croix

... Au cours de la guerre, la congrégation de la Sagesse a subi de nombreuses épreuves. Les sœurs ont été dispersées, les locaux ont été détruits. Mais, malgré tout, la congrégation a survécu. C'est grâce à la Providence qui agit à l'insu de nos yeux. C'est pourquoi, dès le début, on se met à l'œuvre avec une ardeur et une confiance qui ne se démentent pas. On veut reconstruire la congrégation sur des bases solides, et on y parvient. C'est la marque de la Providence qui agit à l'insu de nos yeux.

... Cette fois cependant, c'est une autre épreuve qui se présente. La congrégation de la Sagesse est appelée à se rendre à Saint-Laurent. C'est une grande responsabilité. Mais, en même temps, c'est une grande confiance dans l'avenir. On croit que Dieu va faire quelque chose de grand. C'est pourquoi, dès le début, on se met à l'œuvre avec une ardeur et une confiance qui ne se démentent pas. On veut reconstruire la congrégation sur des bases solides, et on y parvient. C'est la marque de la Providence qui agit à l'insu de nos yeux.